

Séquences

Vues d'ensemble

Le cinéma français
Numéro 253, mars-avril 2008

URI : id.erudit.org/iderudit/47361ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN 0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

(2008). Vues d'ensemble. *Séquences*, (253), 58-59.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



CHARLIE WILSON'S WAR

Loin de la vision manichéenne de Frank Capra dans *Mr. Smith Goes to Washington*, ce film de l'ancien satiriste Mike Nichols, devenu depuis de nombreuses années un réalisateur reconnu, nous plonge dans un monde où même un fainéant et coureur de jupons invétéré peut avoir plus que son mot à dire sur l'évolution du monde. Tom Hanks, habituel représentant dans ses rôles de l'Américain moyen, réussit à nous faire comprendre l'intelligence de cet homme qui profite de sa position de membre du Congrès pour se la couler douce. Son chemin de Damas aura lieu dans une suite d'hôtel à Las Vegas en regardant un reportage sur l'Afghanistan du temps de l'invasion soviétique.

Aaron Sorkin, créateur de la télésérie *The West Wing* sur les rouages de la Maison Blanche, navigue élégamment à travers cette histoire complexe pleine de voyages sur plusieurs continents, de doubles jeux, de tractations et de traquenards. L'histoire véridique renforce bien entendu l'idée centrale du cinéma américain en général misant sur le travail d'un seul homme comme agent de changement. Certains côtés moins heureux du personnage ont été escamotés, mais Mike Nichols réussit entre autres à nous divertir et à nous instruire dans la séquence vaudevillesque où Wilson doit s'occuper d'une crise personnelle avec l'aide de ses accortes employées tout en rencontrant pour la première fois un bourru agent de la CIA, interprété magistralement par Philip Seymour Hoffman, qui lui démontre rapidement qu'il a plusieurs choses à apprendre avant de frayer avec les services secrets.

Le personnage interprété par Julia Roberts, l'activiste conservatrice Joanne Herring, semble aussi avoir subi des coupures au montage, car tout son travail à l'arrière-plan entre Washington et Islamabad est à peine esquissé. Le film finit aussi un peu trop abruptement. Le départ des Soviétiques d'Afghanistan rend l'Administration et le public américain insensibles à ce qui se passe après dans cette lointaine contrée qui, depuis, s'est de nombreuses fois rappelée à nous. Les artisans de cette œuvre semblent avoir trouvé que le lien entre cette période et l'attaque du 11 septembre 2001 aurait été un peu trop compliqué à expliquer pour terminer en beauté cette comédie politique pourtant intelligente et instructive.

LUC CHAPUT

■ **LE COMBAT DE CHARLIE WILSON** — États-Unis, 97 minutes — Réal. : Mike Nichols — Scén. : Aaron Sorkin, d'après le livre de George Crile — Int. : Tom Hanks, Philip Seymour Hoffman, Julia Roberts, Amy Adams, Emily Blunt, Om Puri — Dist. : Universal



ET TOI T'ES SUR QUI ?

La première question qu'on est en droit de se poser est à savoir si la jeune réalisatrice suit les traces de son père, passé maître dans l'étude des amours adolescentes typiquement françaises, ou si au contraire elle fait son propre cinéma. Entre Jacques Doillon, père, et Lola Doillon, fille, utilisation d'acteurs non professionnels et surtout une même idée de la mise en scène qui passe en premier lieu par une appropriation de l'espace géographique et physique, territoire d'adolescents quasi totalement externe à celui des aînés.

Zone sociologique pourtant hiérarchique qui montre les différences entre les forts et les faibles, les fidèles et les traîtres, les désinvoltes et les ambitieux. Un territoire peuplé d'adolescents prêts à briser les murs qui les séparent du monde des adultes.

Élodie, 15 ans, décide avec sa meilleure amie, Julie, une gothique du même âge, de coucher pour la première fois avec des garçons. Mais il ne reste qu'une semaine avant les vacances. Elles vont devoir se confronter à une réalité qu'elles avaient envisagée différente.

À l'instar de son père, la jeune réalisatrice place ses personnages, malgré leur âge, dans des situations qui vont leur permettre d'entrer dans le labyrinthe social où règnent les coups bas, les trahisons, les incertitudes, mais aussi une certaine sagesse, de la maturité et une grande ouverture d'esprit face à la vie.

Sur ce plan, la séquence finale dans la gare demeure un exemple frappant. Il y a celle qui part et ceux qui restent. Entre le début, chaotique, désespéré, avide de sensations et ce départ inconsciemment annoncé, une bande d'adolescentes et d'adolescents qui découvrent, malgré les apparences, les règles de conduite pour avancer dans la vie.

Rite de passage au même titre que rite initiatique, **Et toi t'es sur qui ?** est un premier long métrage abouti, né sans aucun doute sous une bonne étoile.

ÉLIE CASTIEL

■ **France 2007**, 87 minutes — Réal. : Lola Doillon — Scén. : Lola Doillon — Int. : Lucie Desclozeaux, Christa Theret, Gaël Tavares, Nicolas Scherri, Shomron Haddad, Éloïse Etrillard, Vincent Romœuf — Dist. : Séville



THE GREAT DEBATERS

Si certains attendaient impatiemment la venue de **The Great Debaters** pour confirmer le fait que Denzel Washington possède autant de talent derrière la caméra que devant, et bien voilà, c'est fait ! Avec ce deuxième film, pas de doute, l'Américain certifie ce que **Antwone Fisher** avait laissé croire. Toutefois, tout n'est pas parfait. Ce qui peut être lassant, c'est qu'à plusieurs reprises, Washington semble éprouver de sérieux problèmes de focalisation, en ce sens que la caméra filme fréquemment des moyens et gros plans qui s'avèrent très flous. Est-ce le manque d'expérience qui donne ce résultat ? Difficile à croire, tellement c'est parfois flagrant.

Basée sur une histoire vraie, le film commence en 1935, dans la ville de Marshall au Texas, où le professeur Melvin B. Tolson entraînera quelques-uns de ses élèves vers une notoriété qui restera à peu près méconnue du monde afro-américain de l'époque. Ce dernier constituera un groupe de discussion qui affrontera les étudiants d'autres collèges sur différentes polémiques. La volonté inébranlable du professeur guidera constamment ses protégés vers de plus hauts sommets, les dissuadant par le fait même de perdre confiance en ce monde où le racisme fait toujours rage. Toutefois, alors que son équipe sera choisie pour participer au grand débat contre l'élite de Harvard, Tolson se butera aux injustices d'un système policier grandement corrompu.

Les trois étudiants seront alors contraints d'affronter l'université tant réputée sans leur mentor. Mais, conduits par leur désir d'égalité, ils sauront faire face au monstre de l'injustice. La plupart des discours du long-métrage critiqueront ainsi les conditions sociales dans les États-Unis de l'entre-deux-guerres, pays se vantant d'être parmi ceux offrant à sa population une des meilleures qualités de vie au monde.

À la condition que Washington corrige ce problème d'images floues, sa carrière en réalisation promet gros. **The Great Debaters** dénonce donc à la fois les inégalités commises par le système américain envers ses minorités, tout en mettant à l'avant-plan d'autres enjeux qui s'avèrent, malgré les années qui nous séparent de cette période, tout aussi actuels.

MAXIME BELLEY

■ États-Unis 2007, 123 minutes — Réal. : Denzel Washington — Scén. : Robert Eisele — Int. : Denzel Washington (Melvin B. Tolson), Nate Parker (Henri Lowe), Junee Smollett (Samantha Booke), Denzel Whitaker (James Farmer Jr.), Forest Whitaker (Dr. James Farmer) — Dist. : Alliance



THE SAVAGES

Dans son premier long métrage partiellement autobiographique, **Slums of Beverly Hills**, Tamara Jenkins, scénariste et réalisatrice, revenait sur son adolescence dans la région de Los Angeles. L'humour sardonique sortait des situations et des personnes plus ou moins bizarres que tout le monde peut avoir rencontrées, mais qu'un auteur distille en quelques traits dans des personnages qui deviendront quelquefois emblématiques.

Wendy et Jon Savage sont deux sœur et frère qui ne se voient pas beaucoup et se parlent aussi peu. La détérioration de la santé de leur père Lenny, vivant maritalement en Arizona, les oblige à se réconcilier au moins pour un temps et à tenter de trouver un endroit adéquat qui s'occupera de leur géniteur, qu'ils ont peu connu.

La mise en scène de Jenkins oppose les images ensoleillées de la *Sun Belt*, égratignant au passage cette ville de Sun City où sont concentrés des retraités encore très actifs, aux paysages plus sombres du nord-est des États-Unis où vivent les deux enfants. Jon est professeur de théâtre, spécialiste de Brecht et termine la rédaction d'un autre livre *important* sur cet auteur allemand tout en sachant bien qu'il ne sera pas d'un grand retentissement dans les chaumières. Sa vie sentimentale est quelque peu compliquée. Wendy, quant à elle, tente de faire produire une autre de ses pièces, pourtant à petit budget, et sa vie sentimentale est tout aussi complexe. Ils sont interprétés par deux acteurs en pleine forme, Laura Linney et Philip Seymour Hoffman que nous avons plaisir à retrouver et qui réussissent encore à nous étonner par la finesse de leurs échanges.

Tamara Jenkins, à partir d'un cas de plus en plus fréquent à cause du vieillissement de la population, met en scène des personnes intelligentes plutôt débordées, tout au moins au début, par la situation. La force des dialogues, qui contient des vérités difficilement acceptables par un public à la recherche d'un humour vide, nous permet d'espérer que nous n'aurons pas encore près de dix ans à attendre le prochain long métrage de cette véritable auteure.

LUC CHAPUT

■ États-Unis 2007, 113 minutes — Réal. : Tamara Jenkins — Scén. : Tamara Jenkins — Int. : Laura Linney, Philip Seymour Hoffman, Philip Bosco, Peter Friedman, Gbenga Akinnagbe — Dist. : Fox Searchlight